

OFC 2014, n° 9

Moisson d'hiver

La saison froide n'est normalement pas celle des récoltes, mais ces derniers mois sans guère de frimas, suivis d'une période de doux soleil, ont permis de glaner des épis savoureux dans les champs des éditeurs.

En finir avec la tolérance ? (PUF) est un court (moins cent pages) mais prometteur essai d'un jeune (né en 1982) dominicain actuellement au Caire, Adrien CANDIARD. Sa formation de normalien « supérieur » et son expérience du dialogue avec l'Islam¹ l'amènent à dénoncer « le rêve andalou », c'est-à-dire, en Occident sécularisé, la référence à l'Espagne d'avant la *Reconquista* comme prototype d'une société où juifs, chrétiens et musulmans échangent harmonieusement parce que rationnellement, en reconnaissant que leurs croyances respectives sont irrationnelles et donc irrecevables dans l'espace public. Incarnée par Averroès, philosophe islamique de Cordoue au XII^e siècle, tenu pour un précurseur du rationalisme et de la tolérance modernes et civilisées, cette approche devrait pouvoir être adoptée par les musulmans contemporains. Pure illusion, montre le P. Candiard. D'abord, Averroès était convaincu de la supériorité de l'Islam. L'idéal démocratique et laïc accordant l'égalité aux juifs, aux chrétiens et même aux athées lui aurait fait horreur. Ensuite, c'est ne pas vraiment respecter l'autre que de préjuger que la foi qui fait de lui ce qu'il est n'est pas « pensable » et doit en conséquence être charitablement ignorée autant que possible. Conclusion : la réalité andalouse qui peut encore inspirer n'escamotait pas les religions, mais consistait en confrontations supposant non qu'il y ait des vainqueurs et des vaincus, mais que la foi des autres mérite d'être prise au sérieux et étudiée sans nier les désaccords, parce qu'elle a sa cohérence et sa dignité logiques. Deux exemples en sont donnés : à Cordoue le musulman Ibn Hazm avant Averroès, et après lui le Catalan chrétien Raymond Lulle.

Cet essai n'est pas si éloigné de ce qu'a développé, notamment dans *Du Dieu des chrétiens et d'un ou deux autres* (Flammarion, 2008), un plus ancien élève de Normale sup', qui aurait pu (voire dû) être cité, ne serait-ce qu'à cause d'une polémique en 2011 avec Luc Ferry, à propos justement d'Averroès. Rémi BRAGUE (c'est de lui qu'il s'agit) avait vertement critiqué son collègue et ancien ministre qui avait fait du Cordouan le « père » non seulement de la « Modernité », mais encore de Thomas d'Aquin. C'est précisément à la « Modernité » que le philosophe désormais « de l'Institut » s'en prend dans ***Modérément moderne*** (Flammarion) qui vient de paraître. Dans l'introduction et le premier chapitre (seuls inédits de l'ouvrage, le reste réunissant des textes pour diverses circonstances récentes, au demeurant tous stimulants et formant un ensemble bien centré et articulé), la « Modernité » est présentée comme une maladie : la « modernite » (en économisant l'accent aigu sur le second e), forme de parasitisme où l'on « vit du passé [...] en s'efforçant de le répudier, voire de le détruire », sans être « capable de reproduire ses propres conditions d'existence ». Ce n'est que « la dépense d'une accumulation d'énergie effectuée au Moyen Âge ». C'est une reprise de la thèse d'*Au moyen du Moyen Âge* (La Transparence, 2006). Les vérités médiévales qui, enracinées dans la transcendance, ont façonné l'Europe, sont dénaturées en « valeurs » qui, cotées sur le marché des opinions, résistent mal au nihilisme nietzschéen et surtout soumettent toute anthropologie aux modes. On retrouve ici la dénonciation de l'échec de l'humanisme dans *Le Propre de l'homme* (Flammarion, 2013) et la méditation sur l'invincible besoin de métaphysique avec *Les Ancres dans le ciel* (Seuil, 2011).

¹ Non seulement en Égypte, mais aussi avec sa pièce *Pierre et Mohamed*, créée au festival d'Avignon en 2011 et reprise depuis un peu partout en France. C'est un exemple de dialogue interreligieux sans concessions, à partir de documents, entre Pierre Claverie, dominicain et évêque d'Oran, et son jeune chauffeur musulman, assassinés ensemble en 1996, peu après les moines de Tibhirine.

Si la dernière publication de Rémi Brague éclaire sur le reste de son œuvre², il n'en va pas de même à première vue pour son condisciple, confrère et ami Jean-Luc MARION, qui sort en même temps un **Courbet, ou la peinture à l'œil** (Flammarion). Pourquoi le philosophe académicien se lance-t-il dans la critique d'art ? La première réponse est qu'il est du même terroir que Courbet, dans la vallée de la Loue. Il s'était déjà intéressé à la peinture (*La Croisée du visible*, La Différence, 1991). Mais on s'aperçoit ici que ce n'était pas du tourisme académique et que l'esprit de clocher n'explique pas tout. Le jeu sur les mots du sous-titre rappelle ceux de Rémi Brague : « à l'œil » est « à entendre au double sens d'une peinture gratuite (ne dépendant ni des commandes de l'État ni des prix du Salon), et surtout d'une peinture qui ne fait pas "à l'idée" ce qu'elle aurait déjà prévu – mais qui voit dans l'acte même de peindre ». D'où l'originalité de Courbet par rapport à David, Géricault, Delacroix ou Ingres, et la dette que se reconnaît envers lui Cézanne. Mais cette étude digne des spécialistes les plus pointus en histoire de l'art est également à recommander pour mieux comprendre la phénoménologie de Jean-Luc Marion, qui vérifie là sa pertinence : Courbet peint non pas des sujets attendus selon des règles convenues, mais « ce qui se donne de soi-même à voir »³, autrement dit des « phénomènes saturés ». Voilà qui peut aider à reprendre des ouvrages aussi techniques qu'*Étant donné* (PUF, 1997), *De surcroît* (PUF, 2001) ou *Le Visible et le Révélé* (Cerf, 2005).

Un autre philosophe sereinement catholique vient de publier dans un autre registre. Francis JACQUES est certes de la génération précédente, mais est également reconnu par ses pairs et ne s'investit pas moins en théologie, rejoignant Rémi Brague et Jean-Luc Marion pour considérer la « Modernité » comme « exténuée » et constater les ravages du nihilisme. Cependant, les Grecs et le Moyen Âge le retiennent peu, et il n'est pas séduit par la phénoménologie. On le range parfois (un peu vite) du côté de la philosophie analytique des Anglo-Saxons. Dans **Entre nous soit dit** (Les petits Platon⁴), en conversations avec deux collègues plus jeunes, il retrace son itinéraire de « philosophe du langage ». La première phrase de l'« Avant-dire » justifie l'optatif du titre et définit le projet : « Puisqu'il a été donné à l'homme de nommer toute chose, c'est par la mise en discours que la pensée du réel s'établit ». On ne parle pas à soi de soi, mais à au moins un autre et, à travers (*dia*) le « je + tu = nous » du dia-logue, se révèle la « fonction *inter* » : inter-dépendance avec un, voire des tiers – « il(s) » – personnel(s) ou non, et inter-rogations (sollicitations réciproques ou partagées). À qui trouvera que l'auteur joue là sur les mots encore plus insolemment que ses cadets susnommés et que ces pages sont trop abstraitement spéculatives, il faut signaler que Francis Jacques pratique également la poésie plus sensiblement suggestive dans **Transhumance et conversion** qui vient de sortir chez Salvator.

Cette production intellectuelle et littéraire témoigne du renouvellement constant de la vitalité et de la vocation du catholicisme. Un autre écho s'en manifeste dans **L'Église n'a pas dit son dernier mot** du P. Matthieu ROUGÉ (Robert Laffont). Aujourd'hui curé à Paris et y enseignant la théologie, il a été le jeune secrétaire (fort apprécié) du cardinal Lustiger il y a une douzaine d'années, puis neuf ans aumônier des parlementaires. Ces expériences lui inspirent d'offrir ce *Petit traité d'antidéfaitisme catholique*, sans avoir à renier la « Modernité ». Le discours s'y coule au contraire en élargissant aux dernières décennies le champ de l'actualité qu'elle revendique et en accumulant faits, anecdotes et citations que la mémoire ou la perception commune du monde comme il va n'ont pas de mal à confirmer et qui imposent par petites touches l'interprétation que le christianisme non seulement continue d'alimenter souterrainement tout ce qui peut encore faire l'objet d'un consensus, mais encore demeure une source intarissable de lucidité aussi bien que d'espérance. Non qu'il soit niable qu'il y ait « crise », pour le monde comme pour l'Église. Mais, pour celle-ci au moins – le P. Rougé le rappelle en citant l'aussi discret qu'impressionnant historien Alfred Dupront (1905-1990) –, « La crise est l'élément normal, et peut-être providentiel, de sa continuité ». Finalement, le dernier mot a été dit à Vatican II : « L'Église n'aspire à constituer ni une majorité ni une minorité, mais un "sacrement", "le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain", pour reprendre une belle expression du concile » (*Lumen gentium* 1).

Jean Duchesne, o.f.c.

² On apprend ainsi que *Modérément moderne* est le troisième volet d'une trilogie historique qui comprend également *Introduction au monde grec* (La Différence, 2005) et *Au moyen du Moyen Âge*, en déployant les intuitions d'*Europe, la voie romaine* (Critérian, 1992) qui a valu à Rémi Brague sa première notoriété au-delà de la philosophie universitaire, et que cette trilogie est en quelque sorte les prolégomènes d'une autre, plus systématique et plus ample, dont les deux premiers volumes sont déjà parus (*La Sagesse du monde*, Fayard, 1999 et *La Loi de Dieu*, Gallimard, 2005) et le troisième est en préparation (*Le Règne de l'homme* chez Gallimard).

³ À ce sujet, on se reportera à l'intervention de Jean-Luc Marion au dernier colloque (décembre 2013) de l'Observatoire Foi et Culture de la Conférence des évêques de France sur l'art contemporain, dont les actes paraîtront à l'automne 2014.

⁴ Nouvelle maison d'édition, lancée en 2010 par Jean-Paul Mongin, qui publie d'attrayantes présentations des grands philosophes pour enfants et adolescents, et des dialogues (davantage pour adultes) avec des penseurs contemporains (dont ici Francis Jacques).